



Editeur responsable : V. Baro, 175 rue des Brasseurs, 5000 Namur - N° d'agrément F801276

PHILOSOPHIE ET SOINS PALLIATIFS :

En quoi ces pratiques s'enrichissent-elles l'une, l'autre ?

Sommaire

Edito	2
Du côté de la FWSP	3
Du côté des plates-formes	4
Focus : "Chêne entre en scène"	10
Dossier : Philosophie et soins palliatifs : En quoi ces pratiques s'enrichissent-elles l'une, l'autre ?	11
<i>Un éthicien au pays des soignants</i> <i>Philosopher en soins palliatifs : devenir patient.</i> <i>S'inspirer et s'imprégner de l'esprit des soins palliatifs</i> <i>Sur les ailes de la philosophie</i> <i>Philosopher, c'est apprendre à mourir</i>	
Coup de cœur : Palliatheque.be	30
La formation continue en soins palliatifs	32

ADDENDUM

Lors de l'édition du dossier de ce numéro 44, nous avons omis d'y reprendre l'article de Jean-Michel Longneaux intitulé « Philosopher, c'est apprendre à mourir ». Ce texte clôturait le dossier présenté par Reliance, l'association régionale des soins palliatifs de Mons-Borinage, La Louvière, Soignies.

La FWSP regrette cet oubli et présente ses excuses à l'auteur, à l'association ainsi qu'aux lecteurs de la revue.

L'équipe de la FWSP.

PHILOSOPHER, C'EST APPRENDRE A MOURIR (Montaigne)

Lorsque j'étais étudiant à l'Université de Namur, l'un de mes maîtres, le professeur Pierre-Philippe Druet, nous mettait en garde devant les dangers qui menacent le philosophe. Parmi ceux-ci, il y a ce qu'il appelait « l'effet montgolfière ». Il entendait par là la tentation de la philosophie en chambre : s'isoler du monde pour mieux le penser. Ce faisant, le cerveau chauffe ; il chauffe tellement qu'il enfle, qu'il gonfle, et que peu à peu, le philosophe s'envole tellement haut dans le ciel des idées qu'il finit par disparaître, hors de vue de ceux qui sont restés les pieds sur terre. On obtient ainsi des philosophies « de haut vol », sans doute savantes, érudites mais totalement désincarnées, abstraites, déconnectées de toute réalité.

L'effet montgolfière est une pathologie, ou tout au moins une forme monstrueuse que prend trop souvent la philosophie. Pourtant, si sa vocation première consiste bien à prendre de la hauteur, c'est pour mieux observer son objet, et non pour s'envoler tellement haut qu'elle ne le voit plus du tout. D'ailleurs, si l'on en revient aux origines de cette discipline, on constatera que dès ses débuts, avec Platon ou Aristote, elle est une démarche engagée, en prise avec les réalités de la vie. Le bonheur, le plaisir, la mort, l'amour, le vivre ensemble, le juste, la souffrance, etc. sont dès le départ les grandes questions qui animent les débats : il ne s'agit pas seulement de se livrer des batailles à coup d'arguments et de contre-arguments, mais bien d'améliorer le sort de l'être humain. Après tout, si la philosophie n'aide pas à vivre un peu mieux, mérite-t-elle qu'on lui consacre une seule minute de son existence ?

Mon école à moi, celle qui me permet de rester les pieds sur terre, c'est le monde de la santé, de la naissance à la mort. Mes professeurs, ce sont les professionnels que j'écoute en essayant de rester le plus longtemps possible silencieux. Ils me parlent de patients aux prises avec la maladie, avec la souffrance et souvent, en soins palliatifs, avec une fin de vie qui s'annonce. Ils me parlent aussi des familles, présentes ou absentes, parfois perdues, souvent admirables. Ils évoquent aussi les autres corps de métiers, les difficultés de coordonner l'ensemble, des malentendus qui subsistent, des rivalités et aussi du dévouement de certains. Mais j'entends également les professionnels qui racontent ces histoires et qui, en racontant ces histoires, témoignent indirectement de leur propre implication, de leurs doutes, de leurs bricolages ingénieux, et puis, de temps à autres, de leurs émotions.

En fréquentant ainsi plusieurs lieux où se pratiquent les soins palliatifs – qu'il s'agisse de la première ou de la seconde ligne – un constat s'impose : il y a de nombreuses manières d'accompagner humainement un patient en fin de vie. Le plus important pour chacun semble-t-il, est de savoir comment rester « vrai » dans la relation. Certes, les procédures de soins standardisés, les lois générales comme celles qui concernent les droits du patient ou qui organisent les soins palliatifs sont fondamentales. Elles ont leur raison d'être en tant que garde-fous. Il faut donc les connaître et si possible, les respecter. Mais à s'en tenir à ce seul aspect, on se réduit soi-même à n'être plus qu'un fonctionnaire de procédures aveugles. Ce faisant, on s'expose au risque de déshumaniser la relation de soin. Ce qui se cherche dans les différents lieux où je suis invité, c'est de savoir comment se réapproprier son métier, comment faire en sorte qu'il reste un métier où l'on peut s'investir personnellement, en y trouvant du sens. Abordé sous cet angle, le constat est sans appel : pour chacun,

à titre individuel, ou pour une équipe particulière, il y a le plus souvent une seule manière de faire qui s'impose ; mais cette manière de faire diffère d'un professionnel à l'autre, d'un centre à l'autre. Considérons un exemple « facile » à comprendre. Une unité accepte de pratiquer des euthanasies, une autre s'y oppose. Dans mon expérience, ce sont là deux postures qui peuvent se révéler pleinement humanisantes. Pourquoi ? Parce que dans les deux cas, les professionnels seront justes avec eux-mêmes, avec ce qu'ils sont à ce moment-là de leur existence. Quand on est juste avec soi, souvent on l'est aussi avec les autres, avec le patient et sa famille. C'est donc de cette diversité dont je suis le témoin. Il y a mille façons d'être une femme ou un homme jusqu'au bout. Il y a mille façons d'accompagner une personne en fin de vie.

C'est ainsi que peu à peu, j'ai appris à occuper une place qui correspond plutôt bien à l'idée que je me fais de la philosophie ... ou plutôt, d'une certaine philosophie. Il ne s'agit pas d'imposer une vérité universelle à coup d'argumentations élaborées. Ce serait réduire la philosophie à de l'idéologie ou de la morale (dans le mauvais sens du terme). L'expérience du terrain enseigne qu'il n'y a pas de vérités universelles en la matière, ce qui valide le travail critique de la philosophie lorsqu'elle dénonce, depuis des siècles, l'illusion d'une vérité ou d'une morale commune (toute faite). Si on peut néanmoins prétendre que nous tendons tous vers elles, c'est précisément parce que nous ne possédons aucune des deux. Je mets aussi entre parenthèses mes convictions ou mes intuitions personnelles (ou alors, je les présente comme telles). Ne pas le faire, ce serait ne plus être un philosophe mais un gourou ou un manipulateur, c'est-à-dire un charlatan qui ferait passer sous couvert de vérité ce qui n'est, en définitive, qu'une opinion. En écartant ces deux positionnements extrêmes, il ne me reste qu'une voie possible – mais elle me convient : contribuer par mes questions parfois naïves ou mes réflexions décalées à ce que chacun puisse trouver ce qui est le plus juste pour lui et qu'il est prêt à assumer. « Assumer », cela signifie notamment être capable d'expliquer le choix retenu, de le rendre intelligible pour soi-même d'abord, mais aussi pour les autres, à commencer par ceux qui ne partagent pas le même avis.

Mais il est un autre point que j'ai appris aussi : la philosophie n'a pas réponse à tout. La vie, et donc la mort qui lui appartient, débordent décidément tous nos savoirs.

Par **Jean-Michel LONGNEAUX**, Philosophe, professeur à l'université de Namur, Conseiller en éthique dans le monde de la santé, rédacteur en chef de la revue *Ethica Clinica*